

# Le Marechal Foch aux Etats-Unis

## SON ARRIVEE A NEW-YORK

### Sa Visite a Washington

#### Il est accueilli partout par une foule immense

Par une journée tout à fait printanière en cette fin d'octobre, le maréchal Foch a fait vendredi en entrée aux Etats-Unis. New-York était en fête: les drapeaux américains et français flottaient à toutes les fenêtres, non seulement sur le parcours du cortège, mais dans de nombreux quartiers de la ville. Ne s'agissait-il pas d'accueillir le plus grand héros de la guerre, le grand Français, commandant en chef de toutes les armées alliées, qui, grâce à son génie militaire, à son indomptable énergie, a anéanti à tout jamais le militarisme prussien.

Battant tous les records en l'honneur de son distingué passager, le "Paris," cette superbe unité de la flotte de la Compagnie Générale Transatlantique, est arrivé à la Quarantaine un peu avant 1 heure, c'est-à-dire 5 jours et 22 heures après le départ, le maréchal et sa suite étaient transbordés sur le remorqueur du port "Vigilant" et escorté de douze contre-torpilleurs, du "John-H. Hylan," ayant à son bord les journalistes et les photographes, et des trois "ferries" gracieusement mis à la disposition de la colonie française par le maire Hylan, le cortège naval se dirigeait vers la Batterie, où devaient avoir lieu les premières réceptions officielles.

Avec M. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, se trouvaient sur le remorqueur un comité de réception composé de M. Alton T. Roberts, représentant la Légion Américaine; de l'adjutant général T. Leslie Kincaid, représentant le gouverneur Miller, et de M. M. E. F. Albee et De Lancey Kountz. Une délégation d'une dizaine de membres des Vétérans français de la Grande Guerre, avec leur drapeau, et qui plus tard devait accompagner le maréchal dans sa marche triomphale à travers New-York, était aussi sur le "Vigilant," et des forts de Governor's Island était tirée une salve de 19 coups de canon.

Le maréchal Foch n'a pas voulu attendre de mettre pied à terre pour dire aux Américains combien il était heureux de venir dans leur pays et à bord même du "Vigilant" il a fait la déclaration que voici:

"C'est une très grande satisfaction pour moi de venir ici et de me rencontrer avec mes frères d'armes américains. Ces soldats que j'ai eu l'honneur de commander en 1918 sur les champs de bataille de France étaient braves et courageux dans l'accomplissement de leurs devoirs de guerre. J'ai maintenant la profonde joie de les voir, travaillant aux œuvres de paix, avec les mêmes qualités qui ont fait leur force et leur gloire pendant la guerre. Aussi est-ce une très grande satisfaction pour moi de les visiter dans leurs foyers, où ils ont puisé cette inspiration et cette éducation dont ils sont si abondamment pourvus.

"Mais alors que je serai parmi les vivants, ma pensée se reportera vers les morts, vers ces braves soldats de votre grand pays qui ont donné leur vie pour la cause commune de notre guerre. Que tous ceux qui pleurent des êtres bien aimés veuillent trouver ici l'expression de ma plus profonde sympathie."

Portant seulement l'étoile de la Légion d'honneur et deux décorations américaines sur son uniforme bleu horizon, le maréchal a débarqué du "Vigilant" au quai un peu après deux heures. C'est là que le général Pershing, arrivé à midi par le "George-Washington," l'attendait entouré du gouverneur et de Mme Miller avec leurs deux filles, des principales autorités de la ville et de l'Etat, auxquelles s'étaient joints M. Gaston Liébert, consul général de France, entouré du personnel du consulat et de nombreuses notabilités françaises.

L'archevêque Hayes, du diocèse de New-York, s'était fait représenter par

le Révérent Père Duffy, ancien aumônier de l'armée.

Précédé d'un fort détachement de la police montée, de nombreux agents de police et de la fanfare des pompiers, le maréchal Foch, accompagné du général Pershing, de l'ambassadeur Jusserand et du colonel Roberts, est monté dans son automobile enrubannée aux couleurs tricolores pour se rendre à l'hôtel de ville par Broadway.

Tout le long de la grande artère new-yorkaise, une foule compacte donnait libre cours à son enthousiasme. De véritables grappes humaines étaient suspendues aux arbres du parc de la Batterie et du square de l'hôtel de ville, aux réverbères, aux piliers du chemin de fer élevé, et c'est vraiment miraculeux qu'on n'ait eu à déplorer aucun accident. Pas une seule fenêtre des nombreux et vastes édifices du bas de la ville n'était pas occupée par de nombreuses personnes, et de toutes ces fenêtres tombaient ou des banderolles ou des papiers coupés en menus morceaux, de toutes ces poitrines humaines partaient des cris de "Vive Foch! Vive la France! Vive l'Amérique!" Le spectacle était grandiose, et Foch, qui était manifestement très satisfait de ce genre, paraissait très visiblement ému.

Sur le trottoir précédant le perron de l'édifice municipal se trouvait un cheval, en chair et en os, entièrement doré, sur lequel se tenait une jeune fille, représentant Jeanne d'Arc, revêtue d'un maillet et d'une cuirasse dorés et coiffée d'un casque de même couleur. Le cheval était tenu à la bride par un gladiateur dans une pose guerrière, également tout de doré habillé, et ce tableau vivant très réussi a fait l'admiration du maréchal et de sa suite qui se sont arrêtés avant de gravir les marches de l'hôtel de ville.

Reçu sur le perron par le maire Hylan, entouré du conseil municipal, des autorités civiles et judiciaires de la ville de New-York, le maréchal Foch a été conduit dans un des salons du premier étage, décoré de drapeaux américains et français.

M. Rodman Wanamaker a alors présenté officiellement le maire de la ville qui, en remettant au maréchal Foch, dans une boîte en argent massif un parchemin conférant le droit de Cité, a prononcé les paroles suivantes:

"Mesdames, Messieurs, La ville de New-York souhaite avec une grande joie une cordiale bienvenue au démocrate et énergique chef militaire qu'est le maréchal Foch.

"En accueillant notre hôte distingué, je n'obéis pas purement à une coutume, mais je lui donne l'assurance de la profonde affection qui unit les peuples de France et d'Amérique et le général commandant des armées a rendus à la cause de la liberté et de l'humanité.

"Nous n'avons jamais oublié que la France a été notre première alliée aux jours de la Révolution, envoyant des hommes et des munitions aux colons américains luttant pour leur indépendance. Nous ne pouvons pas non plus oublier le grand patriote français qui est venu à notre aide à cette heure de nécessité, le fils héroïque de la France dont le nom est gravé dans nos cœurs comme l'est celui de Washington, le marquis de Lafayette.

"Quand le corps expéditionnaire américain a traversé l'Océan pour lutter aux côtés des soldats français, nous cherchions à nous acquitter dans la mesure du possible d'une première obligation qui est toujours restée pour nous une dette sacrée, unissant l'âme de l'Amérique à celle de la France dans une alliance perpétuelle.

"Dieu veuille que les horreurs de la guerre que viennent de subir les nations

du monde ne se renouvellent jamais et que la France, l'Amérique et tous les peuples du monde accomplissent dans le chemin de la paix de plus grandes victoires que celles gagnées au prix de si nombreux sacrifices.

"La ville de New-York est honorée de souhaiter la plus cordiale bienvenue au plus illustre stratège d'Europe, dont la splendide habileté, le courage intrépide et le dévouement sans bornes ont assuré non seulement la défense de sa terre natale aux jours les plus sombres, mais encore ont tracé le chemin de la victoire à la cause alliée.

"C'est avec plaisir que je confère à l'un des plus grands généraux du monde, déjà couvert de lauriers et de renommée militaire, le plus grand honneur que notre municipalité puisse décerner à un distingué visiteur: le droit de Cité de la ville de New-York."

Le maréchal a prononcé en français l'allocution suivante qu'a traduit en anglais l'ambassadeur Jusserand:

"Monsieur le gouverneur,

"Monsieur le maire,

"Mesdames, Messieurs,

"Je ne trouve pas d'expression pour vous dire le sentiment que j'éprouve en débarquant dans cette belle ville. L'atmosphère de sympathie que j'y rencontre me touche profondément. Laissez-moi vous dire quelque chose en peu de mots. Je suis très heureux de voir la ville d'où sont sortis tant de combattants que j'ai eu l'honneur de conduire au feu et de vous dire que ces hommes avaient les sentiments qui nous ont conduits à la victoire.

"J'exprime ma reconnaissance au maire et aux autorités de New-York pour m'avoir conféré le droit de Cité de la ville, document que je conserverai toujours dans les archives sacrées de ma famille.

"Dans toutes les ovations et les acclamations, je trouve plus que l'expression d'une nation. C'est l'expression d'une union que vos soldats nous ont apportée comme une cause sacrée et qui a cimenté la victoire. C'est une raison pour qu'elle ne périsse jamais. Et cette union se continuera dans la paix, en dépit de tous les problèmes.

"L'union de deux nations démocratiques et libérales comme l'Amérique et la France est indispensable. J'ai confiance que cette union durera toujours.

"Leur sacrifice n'a pas été inutile; il est la base de la paix du monde pour laquelle nous travaillons tous en commun aujourd'hui, inspirés par les mêmes sentiments qui nous ont unis sur le champ de bataille."

Le gouverneur Miller, de l'état de New-York, a alors prononcé quelques paroles auxquelles le maréchal Foch a répondu par des remerciements également interprétés par M. Jusserand.

Les cérémonies terminées, le gouverneur et le maire ont accompagné le maréchal jusqu'à son automobile. Les acclamations ont repris dès que Foch a répaté sur les marches du perron de l'hôtel de ville et le cortège s'est reformé; il était 3 heures 20.

En sortant de la mairie et toujours au milieu d'une foule compacte et d'acclamations enthousiastes, le cortège s'est rendu par la rue Lafayette jusqu'à la 9e rue et de là par la 5e Avenue jusqu'à la 34e rue et la gare du Pennsylvania, toute décorée aux couleurs franco-américaines, où le maréchal Foch s'est embarqué pour Washington, où il a été reçu samedi matin par le président et Madame Harding.

Il a assisté samedi à midi à un déjeuner donné en son honneur à la Maison Blanche et puis a fait à Washington ses visites officielles.

Dans l'après-midi il est allé visiter Mount Vernon et il est passé par le Parc Potomac, où il vit le passé monument en mémoire de Lincoln.

Samedi soir, le maréchal a été l'invité de M. l'ambassadeur Jusserand à un banquet donné par l'ambassadeur en son honneur.

Il a quitté Washington dimanche soir à neuf heures trente, se dirigeant vers Kansas City, où il est arrivé à cinq heures et demie lundi après midi.

## LES HEURES FATALES

### A BERLIN

M. Jules Sauerwein, du "Matin," s'est entretenu, à Dornach, avec le célèbre philosophe et sociologue Rudolf Steiner, qui reçut les confidences de l'ancien chef d'état-major de Moltke.

La publication des mémoires de de Moltke devait se faire en 1919, mais elle fut formellement interdite.

Ces mémoires ne constituent pas un acte d'accusation contre le gouvernement impérial. Ils le montrent, ce qui est peut-être pire, dans le plus profond désarroi, conduit avec une légèreté et une ignorance inconcevables.

De Moltke était à Carlsbad à la fin de juin 1914. Il n'a rien su, jusqu'à sa mort, de ce qui s'était passé au fameux Conseil de Potsdam, le 5 ou le 6 juillet, car il ne rentra à Berlin qu'après l'ultimatum envoyé à la Serbie.

Venant présenter le plan de l'état-major allemand, il arrive au château le vendredi 30 juillet. De Moltke se trouvait devant des gens éperdus. Il eut, dit-il, l'impression qu'il était seul à pouvoir prendre une décision. Il demanda à l'Empereur de signer l'ordre de mobilisation. Guillaume II se contenta, pour ce jour-là, de signer l'ordonnance établissant "l'état de danger de guerre."

Le lendemain, samedi 31 juillet, à 4 heures de l'après-midi, le kaiser fit de nouveau appeler de Moltke, et c'est pendant les six heures qui suivirent que se déroula le drame. De Moltke trouva Guillaume II en compagnie de Bethmann-Hollweg, qui tremblait littéralement sur ses jambes, du ministre de la Guerre Falkenhayn, des généraux von Pleßner, Linke et quelques autres.

Le kaiser se prononça avec vivacité contre le plan du chef d'état-major général. Il a reçu, déclare-t-il, les meilleures nouvelles d'Angleterre: non seulement l'Angleterre restera neutre — c'est George V qui le lui annonce — mais encore elle empêchera la France de prendre part à la guerre. Dans ces conditions, il est logique de jeter toute l'armée sur la Russie.

"Non, répond de Moltke. Le plan doit être exécuté à l'ouest et à l'est tel qu'il est conçu."

Les objections ne le touchent pas. Il refuse de rien modifier à son plan. Il se retire en hâte. Au milieu du chemin, entre le Palais et l'état-major, sa voiture est rattrapée par une rapide automobile impériale; on vient le rechercher de la part de Guillaume II. Avant de retourner au château, de Moltke donne à son aide de camp l'ordre de mobilisation, et lui dit: "Faites avancer les troupes."

Le kaiser est plus affolé que jamais. Il montre à son état-major un télégramme du roi d'Angleterre. Il voit dans ce télégramme l'absolue certitude que le conflit sera limité à l'est, que l'Angleterre et la France seront neutres.

"Il faut, dit-il, donner immédiatement contre-ordre aux troupes que vous avez fait avancer."

De Moltke refusa:

"On ne peut, dit-il, faire passer une armée par ces alternatives d'ordres et de contre-ordres."

Alors l'Empereur, de sa propre autorité, donna à un aide de camp l'ordre de téléphoner aux quartiers généraux pour que l'armée allemande restât au moins à une heure de marche des frontières française et belge.

De Moltke rentre chez lui. Il s'assied à table, effondré. Il déclare qu'il ne donnera pas le contre-ordre qui doit régulariser le coup de téléphone du kaiser. Justement, un aide de camp le lui apporte à signer. Il refuse et le renvoie. Il demeure jusqu'à 6 heures du soir dans une sorte de prostration. A 10 heures, on sonne. C'est l'Empereur qui, de nouveau, le fait chercher. Il se rend en hâte au château. Là, Guillaume, qui s'était déjà mis au lit, se lève en caleçon, passe une robe de chambre, et prononce un discours. Tout est changé. Il y a malodonne. Le roi d'Angleterre vient d'expliquer, dans un nouveau télégramme, qu'on l'a mal compris, et qu'il ne prend, ni en son nom, ni au nom de la France, un engagement quelconque. Le kaiser conclut en déclarant à de Moltke: "Maintenant, faites ce que vous voulez. C'est la guerre qui commence."